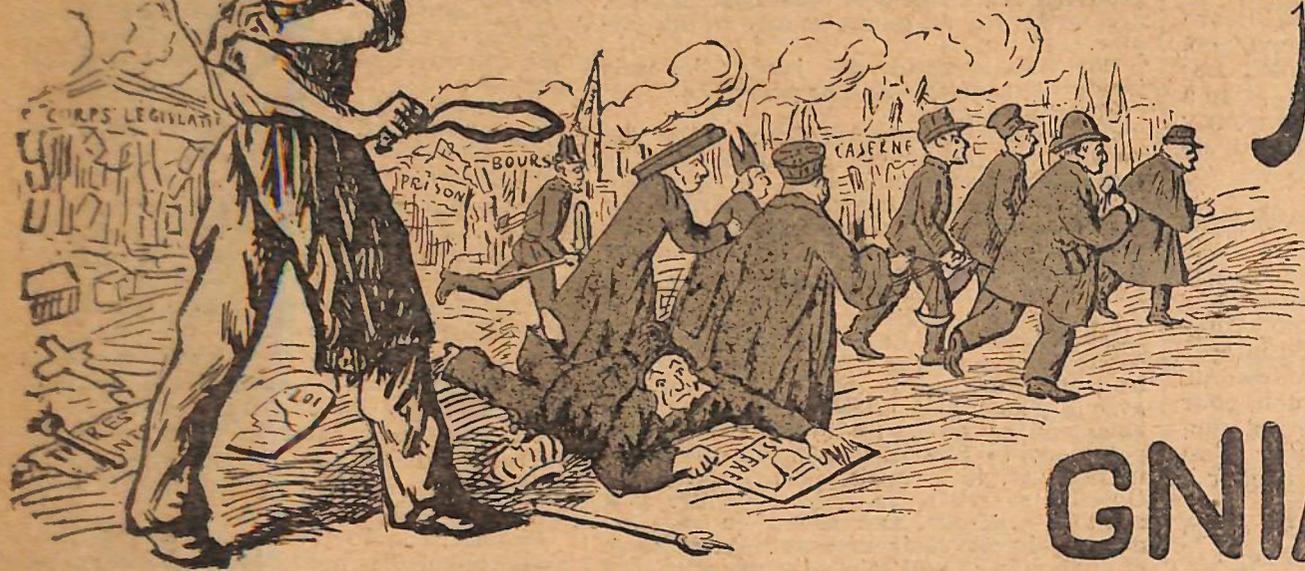


# LE PÈRE PEINARD



## Réflexes

HEBDOMADAIRES  
d'un

## GNIAFF

ABONNEMENTS France  
Un an ..... 6 f »  
Six mois ..... 3 »  
Trois mois ..... 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION  
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur  
Un an ..... 8 f »  
Six mois ..... 4 »  
Trois mois ..... 2 »

## La Balade du Bœuf Gras

### AVEUX D'INQUISITEURS D'ESPAGNE VICTOIRE D'OPINION!



#### Le Bœuf Gras

Ces jours-ci, Paris a nocé et rigo uillé. Serpents ont virevolté et confettis ont neigé, que c'était un vr ai beurre.

Et les niguedouillards se sont pâmés d'admiration devant l'idiote procession du Bœuf Gras.

Ah foutre, ça prouve qu'ils ont l'emballage facile, car c'était d'un tocard pyramidal.

Y avait une baleine qui faisait songer à Marguery, l'un des gargotiers de la haute qui se sont le plus démanché pour accoucher de cette éœurante mascarade.

Mais, qu'importe! Les gobeurs sont si faciles à contenter.

Dans les temos anciens, le populo était plus exigeant : il réclamait du pain et des fêtes. Aujourd'hui, on nous a tellement serré la vis qu'on se contente de la poudre aux yeux des fêtes, — de simples confettis.

Et nos sacrés gouvernants n'ont pas eu à guère se démancher pour s'attirer la gratitude des jobards : il leur a suffi d'envoyer le Bœuf Gras processionner à la Villette.

Hein, est-il chouette notre gouvernement!

Et égalitaire! Y a de quoi en baver des tuyaux de cheminées.

Tout le monde s'est rincé l'œil du Bœuf Gras : aussi bien les Champs-Élysées que les faubourgs.

Voilà ce que c'est que d'être en république!

—0—

Et dire qu'il y a des grincheux qui renaudent.

Et que bibi est du nombre!

Parfaitement, nom de dieu.

C'est qu'on ne se paie pas de balivernes : derrière le Bœuf Gras on reluke la vache enragée, qui fait cortège au populo, — non un jour par an, — mais depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Même, m'est avis que les plus empressés à acclamer le Bœuf doivent commencer à déchanter, — surtout qu'il va falloir serrer la boucle d'un cran.

Les semaines de fête sont également des semaines de chômage, et dam, quand vient la sainte-touche on s'en ressent.

Il faut donc attraper la brosse en chien-dent et se brosser le ventre dar-dar.

Je parle là des bidards qui ont la triste veine d'avoir un patron.

Quant aux autres, aux sans-turbins, c'est le ventre vide qu'ils ont assisté au défilé du Bœuf Gras. Ce jour-là, les confettis leur ont tenu lieu de briques à la sauce aux cailloux : ce qu'ils en ont bouffé des rondelles de papier! Malheureusement, c'est peu nutritif.

Et la fin du défilé n'a pas marqué la fin de leurs souffrances : quand est venue la nuit, grelotteux, ils ont repris le chemin des asiles de nuit, heureux encore d'arriver avant que l'affreux dortoir ne soit complet.

—0—

Vraiment, quand on songe au grouillement de misère, à l'inondation de déche qui attigé le populo, on en est à se demander comment il se fait que des jean-jean aient le cœur à la rigolade.

Comment? C'est bien simple : C'est parce que tous, tant que nous sommes, on est des fêtes de linotte, hurluberlus sans jugeotte. A toute minute la misère nous frise, il suffit de la moindre écorce d'orange sous le talon pour nous faire piquer une tête dans la mistoufle noire.

Mais bast, on n'y songe pas, on s'en fout! On se laisse vivre, décidés à subir l'existence comme elle vient, — bonne ou mauvaise.

Si on avait le nez creux, on n'accepterait pas ainsi le mauvais sort et on ne voudrait

pas être constamment exposés à faire la culbute dans la purée.

On chercherait à s'assurer la croûte, un gîte et tout ce qui s'en suit!

Et fichtre, ce n'est pas la mer à boire : il suffirait d'avoir deux liards de volonté.

Pour ça, y a pas d'erreur : le jour où le populo aura soupé de crever la faim, ce jour-là il pourra s'arranger, sinon une vie tout plein heureuse, mais du moins exempte de toute incertitude du lendemain.

Plus on va, plus c'est faisable : à l'heure actuelle, c'est pas la croustille qui manque, — y a à bouffer pour tout le monde ! Les piéles non plus ne font pas défaut, — y en a des vides, en assez grande quantité, pour y mettre à roupiller tous les refileurs de comète.

Ainsi du reste !

Si donc, y a de la mouise, ça ne vient pas d'une fatalité naturelle, mais d'un mauvais alignement social. C'est parce que les uns ont de trop que les autres n'ont pas assez.

Pour lors, y a pas à chercher midi à quatorze heures : il suffit de rétablir l'équilibre!

Il faut, de même que nul n'a le droit de nous coller un bouchon au croupion, pour nous empêcher de débourrer, que nul non plus n'ait le droit de nous affliger d'un bâillon pour nous empêcher de bouffer à notre faim.

C'est tellement simple et naturel, qu'on ne devrait pas avoir à insister là-dessus !

Quelle veine, si on voulait !

Quelle noce, mes enfants.

Ce qu'on s'en paierait de la rigolade.

Finie la défilade de la vache enragée, — la garce aurait crevée de male mort en même temps que son infect rejeton, le veau d'or.

Par contre, le Bœuf Gras ne se bornerait plus à nous défilier sous le blair, on pourrait en toute tranquillité se caler les joues avec ses rosbifs !

## Jugerie et Sergocratie

Le 13 janvier dernier, vers les une heure du matin, un prolo, Frantz, avisait deux sergots auxquels il racontait qu'il venait de recevoir une volée.

A peine eut-il exposé sa plainte, les ficards tombèrent à poings fermés sur le pauvre bougre, sous prétexte que celui-ci les avait traités de feignants et d'imbéciles.

Ca c'est de la riche menterie, car les sergots, voulant à toute force faire du zèle, cherchaient simplement quelqu'un, — qui que ce soit, — à embarquer.

Quand ils fourrent n'importe qui dedans, c'est une bonne note pour eux ! Ils sont cotés comme faisant bien leur service et ça leur procure de l'avancement, — sinon des félicitations.

Aux cris : « Au secours ! », poussés par la victime des brutes en botte, des bons bougres radinèrent, parmi lesquels un nommé Terroët, qui aurait pris fait et cause pour le prolo.

Voyant qu'ils ne seraient pas les plus forts, les ficards n'imaginèrent rien de mieux que de foutre flamberge au vent et de cogner sur le populo.

Finalement, les sergots eurent la victoire : ils firent leur rapport et les chats-fourrés du doux pays de France, ouvrirent une enquête qui aboutit au renvoi en police correctionnelle de Frantz, Terroët et d'un rentier, Gosselin, qui avait simplement protesté sur la façon d'arrêter les gens à coups de sabre et à coups de botte.

—o—

Or, l'affaire s'est dévidée ces jours passés. Et, foutez, on n'a appris rien que nous ne sachions déjà : c'est que la sergocratie est un beau ramassis de racailles, plus féroces que les fauves du désert et crapules en diable.

Pour en donner une idée à ceux qui croient encore aux bons services de cette fripouille, je colle d'abord, ci-dessous, un becquet du réquisitoire définitif dressé par les marchands d'injustice :

« Il est exact que les agents, entourés par « trente individus s'interposant en faveur de « Frantz et de Terroët, ont dû dégainer et ont « même été amenés à frapper Frantz et Ter-

« roët à coups de plat de sabre sur l'épaule. Il « est exact également, et l'agent Meyssier l'a « reconnu lui-même, qu'il était très énervé et « qu'il s'est laissé aller à des menaces envers « Gosselin. Mais il paraît également certain « que s'il a perdu patience, c'est après avoir été « poussé à bout par l'attitude et les propos de « Gosselin... »

Foutez, cette charognerie a la tête bien près du bonnet, car je ne vois pas trop en quoi les propos de Gosselin, qui n'avait fait que de protester doucement contre ces énerguènes, avaient le don de rendre enragé ce sous-Lépine.

Devant le comptoir des juges, les trois inculpés ont protesté de leur innocence.

Gosselin a dégoisé :

« Je passais boulevard Voltaire quand j'ai vu un agent frapper un individu à coups de sabre... Je me suis rendu au poste de police, non pour protester contre l'arrestation des individus arrêtés que je ne connaissais pas, mais pour me plaindre de l'agent qui avait été malhonnête envers moi... »

Un témoin a raconté aussi aux juges :

« M. Gosselin a dit aux agents d'une manière très posée : « Ce n'est point ainsi qu'on arrête les gens ; on peut les arrêter, mais non les tuer ! » L'agent a repoussé M. Gosselin avec la pointe de son sabre. M. Gosselin a alors tenu ce propos : « Ne vous gênez pas, percez-moi ! » L'agent a répondu : « Si j'avais un revolver, je te brûlerais la gueule. » M. Gosselin se rendit au poste pour dire qu'il avait été maltraité. Des agents du poste ont dit : « Qui veut venir déposer ? Qu'on entre et on va voir !... » M. Gosselin est entré. Les deux agents l'ont pris par le bras et lui ont donné un coup de poing. Le chapeau de M. Gosselin est tombé et l'un des agents a donné un coup de pied dessus... Les agents étaient très énervés. Je ne connais pas M. Gosselin. »

D'après ces dépositions, les juges n'ont pas osé condamner Gosselin, puis ont servi à Terroët 25 balles d'amende et 16 à Frantz.

—o—

Mais, foutez, ce que je n'ai pas encore jaspiné, c'est que Frantz a été détenu en prévention pendant quarante-trois jours.

C'est toujours la même antienne : la torture appliquée par le juge instructionneur. Si ces chameaux avaient deux liards de jugeotte et un soupçon d'humanité sous leurs jupons, il ne leur eût suffi que de converser seulement cinq minutes avec Frantz, pour se convaincre de l'innocence du prévenu.

Mais c'est pas ça ! Tout jugeur voit un coupable en chaque individu qu'on lui amène. S'il est blanc comme leur hermine et pur comme le symbolique lys, il faut qu'il soit coupable tout de même.

En le laissant moisir en cellule, en agitant devant ses yeux d'énormes pénalités, en lui rabâchant que s'il avoue, il n'écopera que modestement, il y a des chances pour que l'accusé balbutie inconsciemment quelques mots qui sont illico brodés par le jugeur et métamorphosés en un écrasant réquisitoire.

C'est, généralement, d'après ces procédés, que Thémis, la sale bougresse, distribue ses années de baigne et ses amendes.

Pour finir, les copains, je serais curieux de savoir si les trois gas de cette histoire, quand il leur arrivera des avaros, auront encore envie de s'adresser aux juges et aux sergots pour se faire rendre justice.

M'est avis, foutez, que s'ils ne sont pas fixés sur les malfaiteurs aux fortes bottes et les chats-fourrés du palais d'Injustice, c'est qu'ils sont dignes d'être repassés à tabac à la prochaine occase.

## L'Inquisition en Espagne

On est toujours sans nouvelles des innocents enfouis dans les souterrains de Montjuich.

Les gros matadors de Madrid vont-ils oser ratifier le verdict abominable du conseil de guerre ?

Il ne semble pas !

En effet, y a du nouveau : l'indignation et l'horreur qui, — tant en France qu'à l'étranger, — ont soulevé l'opinion contre les inquisiteurs, n'a pas été inutile.

L'autre jour l'*Intransigeant* publiait le télégramme suivant, qui en dit long :

Madrid, 27 février.

Une partie de la presse madrilène discute

aujourd'hui la question de « la torture à Barcelone ».

Dans un article de tête, le *Heraldo* s'attache à démontrer que la justice ne doit jamais s'allier à la « cruauté ».

Ce journal déclare que, s'il a gardé jusqu'à ce jour le silence sur les mystères des prisons de Barcelone, c'est par patriotisme. Mais en présence des révélations de l'*Intransigeant*, de Paris, et du projet d'interpellation au Parlement britannique, il se voit contraint de parler ouvertement.

Le *Heraldo* reconnaît que des cruautés sans nom ont été commises, il dit que l'opinion publique doit être renseignée et qu'il est bon qu'elle proteste.

D'ailleurs, les autorités judiciaires ont ouvert une enquête. Le gouvernement paraît décidé à sévir contre les auteurs des actes de barbarie qui ont été commis. »

Voilà qui prouve qu'ils avaient tort, les broyeurs de noir rengainant que toute l'agitation qui pourrait se faire serait sans portée.

On n'a jamais tort d'agir, — si peu que ce soit ! Quoi qu'il advienne, petit ou grand, un effort n'est jamais perdu.

Si on était resté à se rouler les pouces et qu'on eût conservé sous globe son indignation, ça aurait fait le jeu des inquisiteurs.

« Qui ne dit mot consent ! » affirme le proverbe, — et c'est aussi la conclusion que les tortionnaires auraient tiré de l'apathie populaire.

Or donc, ce qui arrive à propos de l'Espagne, doit être pour les bons fieux un sacré encouragement à se décarcasser sans trêve ni répit.

Qu'a-t-il fallu pour que les inquisiteurs rentrent leurs griffes ?

Simplement, que des clameurs d'indignation s'élèvent de ci de là.

Certes, y a pas à s'illusionner : y a bougrement de chiquet dans les promesses de la gouvernance espagnole de sévir contre les tortionnaires.

Mais, n'est-ce rien que de l'avoir abaissée à avouer son ignominie ? Jusqu'ici on traitait de sornettes les horreurs de Montjuich : maintenant, y a pas d'erreur, leur réalité est affirmée par les autorités elles-mêmes.

Quel camouflet !

—o—

Quant au *Heraldo*, c'est un quotidien espagnol du même calibre que le *Temps*, le drap de lit d'Hébrard.

Il n'est pas cochon du tout, ce *Heraldo* ! Il vient foutre son patriotisme en avant d'une sale façon.

Zut alors !

Ainsi, c'est par « patriotisme » qu'il a laissé commettre les crimes de Montjuich ; c'est par « patriotisme », que, les sachant réels, il les a affirmés faux pendant des semaines.

Et y en a qui prétendent que le patriotisme élève les sentiments.

Ce qu'a fait le *Heraldo* ne le prouve pas.

## Le Marché aux Esclaves

Y a pas encore un an que la Bourse du Travail est ouverte et les prolos se mordent les pouces d'avoir accepté d'y rentrer.

Les bons bougres durent plier ferme l'échine pour se faufiler dans cette baraque : ils le firent — tout en renaudant, — avec l'espoir qu'une fois dans la boîte ils en prendraient à leur aise et, à force d'astuce et d'audace, arriveraient à avoir leurs coudées franches.

Je t'en fous !

Aujourd'hui, — comme au premier jour de la réouverture, — les syndicats sont, à la Bourse du Travail, les prisonniers de la gouvernance.

Dumay, l'ex-révolutionnaire, est le préfet de police de la turne. Et foutez, il ne laisse pas tomber son autorité en quenouille ! Y a pas mèche de faire une réunion sans son autorisation ; les grandes salles sont bouclées et le birbe ne donne les clés que si ça lui plaît.

Encore, pas toujours ! Y a des cas où il doit en référer à ses patrons : Ainsi, au retour du Congrès international de Londres, quand les Syndicats voulurent expliquer ce qui s'était passé là-bas, la gouvernance — faisant ainsi le jeu des guesdistes, — mit des sergots à la

porté de la Bourse et interdit la réunion que Dumay avait cru pouvoir autoriser.

Le Dumay, qui a accepté ce poste de gueulasse, n'est pas un mufle ordinaire : il a été un bon et sincère révolutionnaire et, s'il a retourné sa veste, c'est parce qu'il a été enquiné et emmerdé bougrement par les *comités directeurs des partis sociaux*.

Il a envoyé paître ces merles autoritaires qui voulaient le faire manœuvrer kif-kif un pantin.

S'il eut eu la jugeotte saine il aurait alors évolué logiquement et serait devenu anarcho. Mais l'ambition l'a emporté sur son esprit révolutionnaire : il a évolué à la façon des écrivains, — s'est embourgeoisé.

Quand on lui a offert la Bourse à diriger, il ne se l'est pas fait dire deux fois !

—o—

En rentrant à la Bourse, les Syndicats avaient espéré qu'ils pourraient bibeloter leurs petites affaires à leur guise, sans que nul y fourre le blair. Ainsi, ils supposaient pouvoir se fédérer et régler de concert et librement leurs intérêts.

Les pauvres gas avaient pris pour argent comptant les menteries dont la circulaire du ministre, pondue à l'occasion de la réouverture de la Bourse, était farcie : il y était dit que les syndicats pourraient se fédérer librement et établir eux-mêmes le règlement intérieur.

C'était du chiquet pour les faire rentrer ! Une fois dedans, bernique. Ces fourbis-là ne faisaient pas la balle de la gouvernance. Y a pas de pat qu'elle favorise la fédération des syndicats ! Elle les tient bien mieux sous sa coupe, isolés et chacun chez soi.

Aussi, quand les syndicats ont eu établi leur projet de fédération et qu'ils l'ont soumis au préfet de la Seine, le jean-foutre leur a fait répondre qu'il ne veut rien savoir : il veut conserver les syndicats sous sa coupe et ne permet pas qu'ils aient deux liards d'initiative.

Da coup, les syndicats font un nez long de trente-six aunes !

Ils ne sont bougrement pas contents de s'apercevoir que les grosses légumes leur ont salement monté le coup. Ils reconnaissent aujourd'hui que ceux qui leur criaient « casse-cou ! » la veille de la réouverture du Marché aux Esclaves avaient du flair.

Y a pas à tortiller : ils sont tombés en plein dans le piège que leur tendait la gouvernance, ils sont à la Bourse du Travail, comme qui dirait dans une souricière.

## Beautés Civilisatrices

De glorieuses nouvelles de ce qui se dévide au Tonkin pacifié sont venues jeter un peu d'éclat sur les pages de l'histoire des français civilisateurs dans les colonies.

Les patrouillards se rengorgent et les jean-foutre atteints de la fièvre colonisatrice exultent : les français ont remporté de grandes victoires !

Y a eu pas mal de sang répandu, c'est vrai, mais les chameaux de la haute s'en torchent et se consolent très facilement sous prétexte qu'on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs.

Poutre ! y a pas besoin de gueuler à gorge déroulée contre les Turcs, car ce qui se passe au Tonkin, à Madagascar ou ailleurs c'est du kif à ce qui se produit en Crète. — Toujours le même blot : l'écrabouillement de ceux qui lutent pour leur indépendance et qui veulent foutre les envahisseurs hors de leur patelin.

Ainsi, du Tonkin, on annonce que le doc Thu qui luttait contre les troubadés français s'est suicidé après avoir été défait et blessé dans une rencontre. C'est une victoire !

Et de deux : le doc Duyet ayant été livré par des traitres, — ce que les patrouillards appellent capturé par surprise, — a été amené à Bac-Ninh le 12 janvier dans une cage.

Les prisonniers de guerre qui, théoriquement, devraient être sacrés, ont toujours été traités avec cette douceur qui a caractérisé le Français dans toutes ses expéditions.

En outre, les nouvelles disent que le doc Duyet ne trahit aucune émotion et que son exécution est prochaine.

Son sort, sans aucun doute, sera le même que celui de ce héros, Doi-Van, qui, en 1886, pour avoir combattu contre les envahisseurs, eût la tête tranchée, puis jetée en manière d'amusement à un chien se trouvant proche de l'estrade où avait lieu l'exécution...

—o—

Mais, nom de dieu, si les patrouillards s'in-

téressant à la colonisation sont heureux de ces actions d'éclat, ils groument ferme contre deux chefs — deux pirates — qui avaient fait leur soumission.

Ces bougres de pirates, — les Crétois du Tonkin, — ont repris la campagne.

Le dé Cong et le thuong Duau ont brûlé le village de Mol-Ho, coupé trente têtes d'indi-gènes, enlevé des femmes, des enfants et des bestiaux.

Cette tuerie n'est-elle pas un mensonge ? Si elle est exacte l'horreur en retombe sur les envahisseurs : avant la conquête française, les types du pays vivaient à la bonne franquette.

—o—

Ah, bon dieu, quels drôles de paroissiens nous faisons ! Nous nous indignons contre la barbarie ; nous braillons pire que des aigles sur la justice et la liberté lorsque une infamie trop faramineuse secoue notre apathie.

Et c'est tout ! Le lendemain, égossillés et vannés, nous reprenons notre chaîne en pères tranquilles et, sans trévi ni repos, nous continuons à enrichir nos maîtres.

Et nous oublions les infamies de l'inquisition d'Espagne, les massacres d'Arménie nous semblent regaines, et — à toujours s'insurger — les Crétois nous paraissent bassinants.

A plus forte raison oublions-nous les horreurs dont est journallement témoin le drapeau tricolore !

—o—

Et, tonnerre du diable, ça n'a rien de chouette, ce qui se passe à l'ombre de cette étoffe.

Ne quittons pas le Tonkin.

Primo, sur le fleuve Rouge, français et indigènes se sont flanqués une peignée ; y a eu du côté des français trois tués et une quinzaine de blessés.

Secundo, deux pirates — deux gas qui en pinçent pour leur indépendance — ont été décapités le 18 janvier au village de Pho-Lai et leurs têtes exposées ; à la même heure, le pirate Tinh, de la bande du dé Tham, était décapité à Bac-Ninh. Le 20 janvier, le chef et le sous-chef du canton de Co-Phap étaient exécutés à Son-Tay.

On le voit, nos Daïbler tonkinois ne chôment pas !

La bande du dé Tham a été refoulée dans le massif de Hao-Bao. Une femme et deux petites filles lui ont été prises. La bande de Ma-Hang a été dispersée à Cho-Moi et huit de ses hommes ont été capturés.

Ainsi va la civilisation — la bonne civilisation que nous traînons à la queue de nos colonnes, sur les mulets de bât.

Quand nous ne tuons pas une race au moyen de l'alcool, — comme l'on tue les peuplades du nord de l'Afrique, — on se vautre dans le sang. On fusille, on décapite, on incendie, on viole, on commet des horreurs à rendre jaloux les massacreurs turcs. Mais on fait cela au nom du Progrès, — y a donc rien à dire !

Pourquoi aussi ceux que nous égorgons se sont-ils avisés de ne pas naître sous le ciel d'Europe ? C'est donc qu'ils sont de race inférieure, par conséquent voués à l'extermination. De quoi se plaindraient-ils ? Nous les civilisons. Et, pour ce faire, on pille leurs maisons on viole leurs femmes et on incendie leurs villages.

Quand nous faisons cela aux autres, c'est très bien.

Ah mais, faut pas qu'on fasse, à nous, la mil-lième partie de ces horreurs. Sinon, nos Dérouléde et nos d'Esparbès s'indignent : ils gueulent contre les chapardeurs de pendules et nous inondent d'histoires idiotes où ils débitent les malheurs de l'invasion.

Il serait pourtant de saison qu'il nous pousse un brin de logique : si les prussiens ont mal agi en venant s'approvisionner de pendules en France, nous sommes impardonnables d'aller dévaster le Tonkin et autres colonies.

## A COUPS DE TRANCHET

La note à payer. — On a gigoté ferme à la Volière municipale.

J'ai donné l'autre jour un aperçu de la montagne de mangeaille et de boissons qui a été engloutie dans une soirée.

Comme y a eu deux bals à queue leu-leu, y a eu au moins le double.

Reste maintenant à faire l'addition de ce que le populo aura à payer pour avoir eu l'agrément de faire danser et gueuletonner un tas de jean-foutre et de pique-assiettes.

Au bas mot, la note atteindra le total de 118,000 balles.

Pour éclairer et chauffer la Volière Municipale, ça a coûté environ 48,000 francs ; on a dépensé autant en boustifaille, vinasse et liqueurs, puis y a une douzaine de mille francs pour le personnel, 3,600 francs pour les frais d'invitation et 3,400 francs pour payer les violons et les trombones à coulisse. En ajoutant à ça quelques billets de mille, gaspillés en frais divers, on arrive au chiffre rond de 118,000 francs.

Vive la République, nom de dieu !



### Sous la coupe de la Ville !

Y a pas de bon bougre qui, baguenaudant sur les boulevards, n'ait une fois ou l'autre reluqué des prolos en train d'opérer la transplantation des arbres en les collant sur un chariot spécial.

C'est un turbin cotonneux et bougrement dangereux, — aussi est-il moins payé que préfet de la Seine.

Il y a quelques temps, les prolos employés à ce boulot recevaient vingt sous d'indemnité. C'était fichtre pas volé ! Eh bien, les grosses légumes viennent de ratiboiser ces vingt ronds.

Dam, faut faire des économies, — sur le dos des petits !

Dans son dernier numéro, l'*Echo des Travaux municipaux* gueule contre ce ratiboisage avec d'autant plus de raison que, dit-il : « Outre que l'on risque sa vie, on use et on déchire force vêtements. »

Les frusques, passe encore, mais quand on détériore la doublure, c'est une autre paire de manches.

Et fichtre, les accidents ne sont pas rares ! Si l'on est dans les arbres on risque de se casser la margoulette et si l'on reste à terre on a chance de se faire écrabouiller.

Pour preuve, l'*Echo* cite quelques-uns des derniers accidents :

« C'est Besse, sur le boulevard Diderot, qui dégringole d'une échelle de 8 mètres et se fracasse le crâne sur la bordure du trottoir ;

« C'est Champenois, sur les grands boulevards, qui se tranche un bras d'un coup de serpe, et qui faillit perdre la vie sans le secours de ses camarades ;

« C'est Coulbeaud, au cimetière de Pantin, qui s'est également estropié pour le restant de sa vie, d'un coup de serpe.

« Enfin, ce qui est plus récent, c'est Hubert qui se fait briser un bras et une épaule par un arbre au chariot qui s'abat sur lui. »

Et, malheureusement, la liste n'est pas complète !

Ce qui est plus grave c'est que l'imbécillité de l'administration est cause de la plupart des accidents.

Les bons bougres savent quelle foulditude d'employés la Ville entretient : c'est rigolo de reluquer les allées et venues de toute cette séquelle pour la moindre babiole, — comme qui dirait boucher un trou sur un trottoir, avec un seau de bitume.

Mince de procession d'employés ! Il s'en amène une dizaine qui restent trois-quarts d'heure, en rond, à tirer des plans de longueur, crayon et calepin aux pattes.

C'est le même fourbi pour la transplantation des arbres : peu de turbineurs et beaucoup de surveillants !

Or, ce qui est simplement idiot pour autre chose devient ici bougrement dangereux ; en effet, au lieu d'un gas d'attaque, sachant de quoi il retourne, pour commander la manœuvre, c'est des trous du cul inexpérimentés qui en sont chargés. Et si encore il n'y en avait qu'un, mais y en a trente-six !

C'est le chef d'atelier, le surveillant, le conducteur, et quelquefois un ingénieur qui jor-donnent plus bêtement les uns que les autres.

Et, turellement, les prolos qui font la manœuvre ne savent auquel entendre et il en résulte des accidents.

Ainsi, dans les services de la Ville de Paris, malgré qu'on soit sous la coupe de conseillers cipaux qui ont des idées aussi avancées qu'un livarot puant, il n'y a ni bien-être pour les travailleurs, ni échenillage des parasites.

Donc, c'est encore pas en transformant le

bazar social en « services publics » qu'on se tirera de la mistoufle.

### Exploitation carabinée.

Ils ont un rude culot, les charognards qui sont à la tête des administrations de colis pos-taux, qui font distribuer les petits paquets dans Paris et la banlieue.

Il leur faut des prolos qui fassent le cheval toute la journée, avec une voiture à bras au cul, bondée de colis.

C'est un dur métier, nom de dieu ! Or, le maximum de salaire qu'ils donnent aux malheureux qui, en désespoir de cause, se décident à faire ce sacré métier, c'est 40 sous par jour.

Tas de jean-foutre !

Et ils sont exigeants, ces birbes-là, voyez plutôt : un bon feu copié à la mairie du XVIII<sup>e</sup>, sur le tableau du placement gratuit, les conditions que réclament ces exploiters, Je cite nature :

ON DEMANDE :

26 hommes de peine pour la livraison des colis dans Paris et la banlieue avec voiture à bras.

Conditions : Etre dans ses meubles, produire le casier judiciaire, certificats ou références.

Appointements :

15 jours à l'essai à 1 fr. 75, ensuite 600 francs par an.

Trois mois après, 650 francs.

Neuf mois après, 700 francs,

En un an après, 750 francs.

Enfin, après deux ans, promotion à la première classe, 800 francs.

Cautionnement : 30 francs déposés en banque, plus 5 francs pour blouses et casquettes.

Hein, les bons bougres, est-ce assez crapulard ! Oser offrir, au bout de deux ans, 50 sous par jour, pour un turbin de galérien.

Et ces exploiters ne rougissent pas et ne se rendent pas compte qu'ils sont plus criminels qu'un Pranzini.

Ce qui est triste aussi, c'est de constater qu'on ne s'indigne pas de leurs offres : le tableau collé à la mairie reste intact, personne ne crache dessus ni ne le badigeonne de mouscaille et y a pas de prolos qui aillent s'offrir à ces jean-foutre, pour avoir le plaisir de les engueuler dans les grands prix et de leur dire qu'ils sont d'affreux salauds.

## Babillarde Rémoise

Mon vieux Peinard,

C'est sous l'influence d'un contentement farmineux que je te jaspine et, si je ne savais la place limitée dans ton canard, j'en pisserais une colonne aussi haute que la plus consé- quente cheminée de nos bagnes rémois.

Il y a trois semaines, je t'ai dit que les cafardiers étaient à peu près les seuls à venir émousser nos conférences par leur contradiction. Ce qui nous permettait de bien souligner la différence épataste qui existe entre leurs boniments, pour remédier à la situation qui nous est faite dans la garage de société actuelle et notre remède à nous.

Et dam, après une telle discussion, le populo présent savait à quoi s'en tenir et c'était pour les démoc-chrétiens une dégringolade carabinée.

Eh bien, ces croquants — qui ne sont pas tous des tourtes, — ont compris que cette tactique leur était désastreuse. Pour lors, ils viennent de nous emprunter un de nos meilleurs fourbis : eux aussi se sont mis à organiser des conférences publiques et contradictoires que, — signe des temps ! — ils font dans les salles où nous allons et qui, presque toutes, sont des salles de cafés.

Mais foutre, il ne suffit pas d'organiser des conférences pour avoir la raison pour soi.

Ce serait trop commode !

Les cafardiers viennent d'en faire l'expérience.

Pour leur première, ils n'ont pas été veinards : malgré que, ce jour-là, le copain Philippe fut absent de Reims, ils ont reçu une dégelée supérieure. C'était un vrai beurre ! Le camarade Liénard les a tellement tournés et retournés que leurs partisans qui, pour ce début, avaient été mobilisés, en restaient comme des tomates.

Aussi, le lendemain, leur canard ne faisait pas cocorico : il reconnaissait piteusement que les anarchos y allait de si bon cœur, qu'on pouvait supposer la réunion faite par eux et pour eux.

Et fichtre, ils n'ont pas fini de rire, on leur trempa encore d'autres soupes !

Pour finir : hier soir, devant une salle comble, Philippe a fait une huitième conférence, avec un succès mirobolant. Et, au moment où je t'écris, notre soirée familiale bat son plein et une foultitude de bons bougres et bonnes bougresses se trémoussent ferme. Y a longtemps qu'à Reims nous n'avons assisté à pareille fête.

Un peinard.



Dans un patelin du Périgord, à Excideuil, les patrons boulangers groumaient ferme depuis que le blé, grâce aux mic-mac des accapareurs, s'est fichu à renchérir. N'ayant point leurs coudées franches, à cause de la taxe municipale du pain, ils voyaient d'un mauvais œil leurs bénéfices s'amoindrir ; aussi, tous en chœur, adressèrent-ils aux conseillers cipaux une pétition demandant de relever la taxe de deux sous par miche de dix livres, faute de quoi ils feraient kif-kif leurs pareils de Lodève, ils se mettraient en grève illico.

Monsieur le maire, au reçu de cette sacrée pétition, convoque d'urgence les types du conseil cipal et le populo qui vite sait l'histoire s'amène en foultitude, menaçant de tout casser si les édiles se laissent influencer par les fabricants de bricheton. L'un d'eux, le nommé Lascaut, délégué par ses copains, assistait à la séance.

Voyant l'attitude du populo sur la place et empli dehors, le conseil cipal ne veut rien savoir, il déclare conserver la taxe telle qu'elle est et envoie paître les boulangers.

Le pauvre Lascaut n'était pas au bout de ses peines et sa sortie de la maison commune fut loin d'être triomphale. Les bons bougres montraient le poing en gueulant à pleins poumons « enlevez-le ! » Les femmes surtout étaient les plus intrépides : « Ah ! salaud, qu'elles dégoisaient, tu trouvais, toi et tes pareils, que la misère n'est pas assez carabinée, que l'hiver n'a pas été assez dur. Attends un peu, on va t'en foutre du pain cher ! » Et comme il y a sur la place une grande fontaine, elles empoignaient déjà le rossard par ses frusques pour lui payer une ablution auprès de laquelle celles du faux arbeco Grenier sont de la foutue gnotte.

Seulement le maire veillait au grain et il sermonna tant et tant les braves bougresses qu'elles finirent par lâcher prise, et le Lascaut, serrant les fesses, put enfin s'enquiller dans sa turne.

Voilà, bon dieu, un riche exemple de ce que peuvent l'entente et l'énergie. Vouloir fermement une chose, c'est déjà la réaliser.

L'année dernière, j'ai à cette même place jaspiné des pétrosquins de la campluche marmandaise qui, par le même truc, firent caner comme des péteux la municipalité de cette ville, leur imposant de forts droits de placage.

Le malheur c'est que le fourbi ne se généralise pas. Ces accès d'énergie sont intermittents comme ceux des fièvres paludéennes.

Pourtant, c'est partout et toujours, en tous lieux en tous temps, qu'il faudrait savoir se sentir les coudes et montrer les crocs.

C'est pourquoi, au risque de passer pour renégain, je serine encore une fois que les syndicales de culs-terreux, groupements d'initiatives et de libre accord deviennent urgentes et indispensables.

—o—

Des bons fieux qui auraient beaucoup à gagner et rien à perdre à un groupement semblable, ce sont les gas de la partie méridionale de l'Aveyron, dans les environs de Milhau et de Saint-Affrique.

C'est dans ces parages que, depuis bougrement longtemps, on fabrique ce nom de dieu de fromage de Roquefort où les asticots se grouillent kif-kif la mistoufle sur le pauvre monde.

Comme ça se vend ferme, ce sacré fromji, une collection de richards en a accaparé la fabrication et la vente. Cette sacrée clique a même émis devant les marchands d'injustice la diabolique prétention d'avoir seule le droit de fabriquer le roquefort.

Là, pour un salaire de famine, des pauvres bougresses turbinent six mois de l'année au mitan de la pourriture, — ça fouette pire que les jupons d'un jugeur.

Ceci pour les ouvriers, quant aux paysans

qui fournissent le lait, voici d'après un canard réac de la région un échantillon de la façon dont on les mène :

« Une véritable panique règne chez les propriétaires et fermiers des arrondissements de Milhau et de Saint-Affrique, depuis la récente mesure prise contre eux par la Société des caves de Roquefort.

« Le lait qui leur était acheté 27 à 30 centimes le litre, l'an dernier, ne leur sera plus payé que 18 à 20 centimes.

« Cette baisse énorme va provoquer de nombreuses catastrophes. Les paysans qui ne vendent leurs denrées qu'à vil prix escomptaient toujours le bénéfice de la vente du lait à Roquefort.

« On comprendra aisément le préjudice que leurs causes les financiers de Roquefort. »

Voilà donc la situation d'après le journal réac.

Mais, du moins, vont dire les camaros, on bouffera le roquefort bon marché. La peau, viédaze ! il renchérit au contraire, de façon qu'il n'est pas pour nos gueules.

Et n'allez pas croire qu'ils ne sont qu'une ou deux douzaines, les fistons à qui les chameaux rognent un tiers de leur pauvre gain.

Mille dieux non, ils sont des milliers les bons bougres à qui la Compagnie tire le pain de la bouche pour augmenter les dividendes déjà énormes de ses mufles d'actionnaires.

Sur le vaste plateau du Larzac, bougrement haut perché et ne produisant que de maigres pâturages, se trouvent deux cents fermes et mille petites propriétés dont le seul produit est le lait de brebis pour Roquefort, oui, foutre, le seul produit ! Pas mèche, à ces hauteurs et sur ce sol aride, de faire pousser les blonds épis et les grappes vermeilles.

Aussi, isolés, sont-ils pieds et poings liés sous la coupe des gros colliers.

—o—

Qui donc sortira les pauvres gas des griffes de ces bandits ?

Le socialisme, dit le journal guesdiste où je copie ces détails, et notre ami Fabreguette, en tournée de propagande, passera bientôt par là-bas et ne manquera pas de leur faire comprendre.

Quel socialisme, nom de dieu, et quel Fabreguette ?

En fait de Fabreguette, je me souviens d'un qui, en 1869, tartinaient dans *l'Emancipation* et y pondait de chouettes tartines socialardes.

C'était le beau temps de l'*Internationale* et le type la chantait sur tous les tons.

Depuis, il a fait du chemin : douze ou treize ans après, il était à Lyon et, en 1883, les camaros du procès lavaient la tête à ce renégat devenu marchand d'injustices.

En ces derniers temps, il était à Toulouse et s'était fait le larbin de Ressaygues ; maintenant, si je ne me gourre, on l'a expédié encore plus haut, à la Cour de Cassation, me suis-je laissé dire.

C'est donc pas ce sale mec qui doit passer par le plateau du Larzac pour catéchiser les paysans au socialisme guesdiste.

Mais si c'est pas lui, cré pétard, ça pourrait bien être son frère — l'autre étant son homonyme pourrait bien être aussi son synonyme.

Etant donné le chemin pris par les guesdistes qui d'épatant, nom d'un pet ?

Ah, si la présente babillarde pouvait être lue par les gas de là-bas, le père Barbassou se permettrait bien de leur dire ce qui doit les sortir du pétrin.

Y a pas à tourner 24 heures autour du pot : le grand trafalgar, la Révolution sociale chassant les bandits des caves pour les remettre aux ouvriers qui aujourd'hui y crévent à petit feu au mitan de la salopise, peut seul opérer ce sauvetage.

La même révolution leur laissera la terre et les troupeaux, à eux, les campluchards, et, tous en chœur, ils échangeront le surplus de leurs fromages pour les autres bricoles qui leur font défaut.

Plus de capitals féroces, plus de gouvernants voleurs, mais le communisme, l'anarchie — le vrai socialisme, celui que cherchent à faire dérailler les Fabreguette de la magistrature et les Fabreguette des réunions publiques.

Que les bons fieux se groupent, se préparent à cet échenillage suprême et, en attendant, se défendent journalièrement contre les crapuleries capitalistes, se garant comme de la peste des politiciens socialos qui, comme leurs devanciers républicains, — le rat et les asticots que vous savez, — ne cherchent qu'à se caser dans un bon fromage, se foutant comme de l'an quarante du lait de brebis et des fistons dont c'est la seule ressource. **Le père Barbassou.**

## A la Verrerie Ouvrière

Le juge de paix a condamné l'administration de la Verrerie à payer 500 francs de dommages-intérêts à chacun des quatre renvoyés.

J'ai dit mon sentiment sur cette intervention des tribunaux bourgeois : les quatre camarades ont eu tort d'y faire appel.

Ça a refroidi bien des sympathies et, maintenant, certains s'abritent derrière cette intervention de la justice bourgeoise pour leur donner tort, sans même vouloir rien entendre.

Mais la boulette faite par les victimes des administrateurs n'empêche pas ceux-ci d'être de tristes sires.

Pour éviter, en cas de nouveau conflit, qu'il se reproduise des protestations du calibre de celle qui, au lendemain du renvoi des quatre, recueillit une cinquantaine d'adhésions et aussi pour museler définitivement ceux qui ont de la franchise, la clique a pris ses précautions. Dans une réunion du Syndicat, qui a eu lieu le 7 février, elle a fait voter, par appel nominal afin de forcer le vote des indécis, une proposition où il est dit que : « Tout ouvrier qui protestera au dehors contre les décisions prises sera exclu du Syndicat et l'administration de la Verrerie agira en conséquence. »

Comme il faut être syndiqué (femmes et enfants exceptés) pour travailler à la Verrerie Ouvrière, vous voyez d'ici le tableau : ceux que le syndicat éliminera, — et le Syndicat, c'est Baudot! — seront fichus à la porte par l'administration.

—o—

Le Syndicat des verriers de Bordeaux envoya à Albi le camarade Fuma Daniel pour se rendre compte des incidents de la Verrerie Ouvrière.

Le dimanche 21 février, le conseil syndical se réunissait et décidait de recevoir Fuma — non en qualité de délégué, mais simplement comme ami — ainsi que ça a été fait pour les prolos d'Albi. Et cela, sous prétexte que les verriers n'ont pas à rendre compte de leur conduite à ceux de Bordeaux.

Le lundi 21 eût lieu une réunion générale du Syndicat à laquelle assistait Fuma. Celui-ci avait dit aux quatre renvoyés de se tenir à sa disposition, près de la Verrerie où avait lieu la réunion et il proposa de les appeler afin de discuter les faits contradictoirement.

La demande de Fuma fut rejetée : toute la clique, Gidel en tête, s'opposa à leur admission.

Si les quatre renvoyés eussent été admis il est probable qu'après discussion le conflit se serait terminé suivant les désirs formulés par l'assemblée des actionnaires à Paris : la réintégration.

Or, c'est la solution dont ne veulent pas les accapareurs de la Verrerie!

Dans la discussion qui suivit, le Syndicat des Verriers de Bordeaux fut quelque peu houspillé par Baudot. Puis, Fuma ayant insisté pour que le conflit prit fin par la réintégration des quatre verriers, Renard lui répondit :

« Quand bien même le Syndicat voudrait les reprendre, nous (les administrateurs) ainsi que les actionnaires, ne le voudrions pas et refuserions de les réintégrer. »

Ainsi, voilà qui est catégorique : si le conflit persiste c'est que les grosses légumes de la Verrerie le veulent.

—o—

Pour finir, un détail qui a son importance : les prolos de la Verrerie n'en ont pas encore fini avec les privations, malgré que la fabrication soit commencée, c'est toujours la dèche pour eux!

Par contre, tandis qu'ils manquent de pain et de chauffage, Charpentier est logé et chauffé au Château aux frais de la Verrerie.

Est-ce indiscret de demander combien il gagne?

En tous cas, il a sa révolution faite et se fout du reste.

EMILE POUGET.

P. S. — Merci au copain qui m'a envoyé les numéros 201 et 202 du *Réveil des Verriers*. Qu'il soit assez chouette pour m'envoyer les suivants. — E. P.

### TUYAUX CORPORATIFS

Marseille a pour député socialo un nommé Carnaud, parfait guesdiste, — ainsi que le prouve le propos suivant qu'il tint à Albi, lors de l'inauguration de la Verrerie Ouvrière.

Les Bourses du Travail étaient sur le tapis. — Ah oui, parlons en des Bourses du Travail, la nôtre est un repaire de mouchards!

Toujours la même antienne : les guesdistes ont peloté les syndicats tant qu'ils ont cru pouvoir s'en servir, maintenant qu'il n'y a plus rien de fait, ils les agonisent de sottises.

Inutile de dire que la Bourse du Travail de Marseille est, tout simplement, farcie de gas anti-parlementaires et anarchos.

Il y a à peu près une dizaine d'années que les syndicats de l'alimentation s'amuse à nommer des délégués qui s'en vont demander aux bouffe-galette de l'Aquarium, de supprimer les bureaux de placement.

Tous les six mois ils repiquent au truc. Ces jours-ci, encore une nouvelle délégation, — au moins la trente-quatrième, — a dû aller au Marais-Bourbeux.

Les députés promettent à ces nicodèmes, tout comme ils ont promis à leurs prédécesseurs, — en attendant qu'ils promettent à leurs successeurs.

Vraiment, il faut que les prolos de l'alimentation soient de bonnes poires pour se contenter de sempiternelles palabres!

## Le Journal-Affiche

Le journal est un chouette outil de propagande, mais il est tout de même incomplet : pour être lu il nécessite deux conditions qui ne se trouvent pas chez tous ceux qui ont intérêt à le lire.

Primo, il faut vouloir se le payer; Deuxièmement, il faut le pouvoir.

Le journal idéal serait celui qui, au grand œil, serait mis sous le nez de tous :

Des pauvres bougres qui ont une sacrée envie de le lire, mais que l'éclipse de galette qui les afflige empêche de réaliser leur désir;

Et aussi des indifférents qui, par simple ignorance, — soit de l'existence même du canard, soit des questions qu'il traite, — ne l'achètent pas, quoique le pouvant.

La solution du problème est cotonneuse! Y a pourtant mèche de tourner la difficulté.

Cela, grâce à l'**Affiche!**

L'affiche est un riche levain d'idées : elle aguiche les passants, se fait lire de tous, des purotins et des jemenfoutistes.

Les gouvernants le savent. Aussi, craignent-ils bougrement les affiches! C'est pourquoi, de façon à restreindre — sinon à supprimer complètement leur publication, — ils ont foutu un sacré impôt sur les papiers collés sur les murs.

En période révolutionnaire, l'affiche a toujours été libérée de l'impôt. Et ça a été pour beaucoup dans la fermentation populaire!

Sous la grande Révolution les journaux étaient quasiment des affiches : *l'Ami du Peuple* de Marat, *le Père Duchesne* d'Hébert se collaient sur les murs, aux angles des carrefours et un bon bougre — qui avait sifflé une chopotte pour s'éclaircir la voix — en faisait la lecture au populo aux écoutes.

Aujourd'hui, pour mieux tenir sous leur coupe le populo, les dirigeants ont fichu de l'impôt sur les affiches.

Malgré ça, y a mèche d'en user, et, foutre, je ne veux pas m'en priver!

Jusqu'ici, de ci de là, suivant les occases, j'ai publié diverses affiches du *Père Peinard au Populo*; désormais, je vais régulariser le fourbi et me fendre d'une affiche, environ tous les mois, — selon que les événements s'y prêteront.

Le format sera le même que celles déjà publiées (quart colombier); chacune nécessitera donc un timbre de 6 centimes. Evidemment, un format plus grand ne serait pas du luxe; mais, si on prenait un format double (demi colombier), chaque placard exigerait un timbre de 12 centimes. Or, m'est avis que deux affiches à 6 centimes ont chance d'être lues par davantage de monde qu'une seule à 12 centimes.

La première affiche montrera sa crête à l'occasion de l'Anniversaire du 18 mars 1871.

Ceci dit, que les copains qui ont cette propagande à la bonne s'alignent pour s'en payer le plus grand nombre possible. Je voudrais bien pouvoir les leur expédier à l'œil, mais y a foutre pas mèche! Il faut donc qu'ils concourent aux frais, afin qu'on en répande le plus possible.

Les affiches seront expédiées aux camarades à raison de 2 francs le cent, non timbrées; ils devront se procurer les timbres au bureau de l'enregistrement. Ceux qui préféreront s'éviter tout dérangement n'auront qu'à envoyer 8 francs par cent d'affiches pour les recevoir toutes timbrées, prêtes à être placardées.

Pour des quantités inférieures à cent, même prix : 10 affiches pour 80 centimes; 50 pour 4 francs.

—o—

Ceci dit, que les bons fleux se grouillent! Qu'ils envoient leurs commandes au plus vite afin qu'on sache approximativement le chiffre du tirage.

Patinez-vous, les camaros, et vous verrez que ce truc d'affiches donnera de chouettes résultats et dégraissera gentiment les caboches encore embistrouillées de préjugés.

Comme je le disais en commençant : il faut mettre nos idées à la portée de ceux qui n'ont pas de pognon pour acheter les canards et tirer l'œil des inconscients qui nous ignorent.

Pour ça, y a pas de meilleure binaise que les affiches!

C'est avec le prochain numéro (n° 21), que paraîtra l'affiche sur le 18 Mars 1871. Que les copains se patinent et en réclament vivement!

L'affiche sera donnée en prime avec le numéro. Si, à cette occasion, des vendeurs désirent que leur envoi soit augmenté, qu'ils le fassent savoir illico.



### Foire électorale

Beauvais. — La semaine dernière, y a eu une foirade électorale dans ce patelin, — et ça continue, — y a eu ballottage!

Un radical, Baudon, et un opportuniste, Hucher, se disputent le fauteuil : ils ont obtenu chacun 7,000 et quelques torcheculs.

Le Hucher est un rallié qui va prendre son mot d'ordre à la cathédrale et il est le candidat de la clericaille;

Quant à Baudon, c'est un radigaleux qui ne connaît même pas le programme de son parti, de la sorte il ne craint pas de lui foutre des crocs-en-jambe.

Y avait aussi un troisième candidat, un vise-au-trou socialo-crétin, Hardviller, qui partait en guerre contre les accapareurs juifs et francs-maçons. C'était très bien de sa part, — mais pourquoi diantre ne jamais ouvrir son four pour déblatérer contre les accapareurs chrétiens?

Le copain Favier qui, pour la frime, s'était bombardé candidat n'a pas raté une réunion : dans toutes il a expliqué au populo que le meilleur joint pour ne pas être roulé par les députés était de les envoyer tous aux pelotes.

Ses jaspings ont été gobés, — mais pas autant qu'il l'aurait fallu, nom de dieu!

Pourtant s'il n'y avait pas eu la pression qui se manifeste plus ou moins vive à chaque foire électorale et qui, à Beauvais, a été carabinée, y aurait eu moins de votards qu'on n'en a compté.

Mais voilà, les prolos subissent l'influence des patrons qui font tous l'article pour leur candidat.

A la campluche, les paysans arrivent à se dessaler : malgré toutes les balades que se sont appuyés les futurs députés, les birbes n'y ont pas fait leurs choux gras.

Et foutre, si les bons fleux allaient se multipliant, s'il y avait eu une douzaine de camaros d'autor et d'attaque comme Favier, ça irait d'un autre train : la chute des torcheculs se ferait rare dans les tinettes et les bons bougres conserveraient ces papiers, soit pour allumer leur pipe, soit pour autre chose.

Mais voilà, les gas à la hauteur expliquant aux pauvres frangins des bagnes industriels que la politique est l'amusement des patrons et la tranquillité des pleins-de-truffes, ne fourmillent pas assez.

Ça viendra, bondieu!

### Au Drapeau!

Toulon. — Un marsouin du 4<sup>e</sup> régiment moi-même, à l'heure actuelle, dans une cellule où ses supérieurs ont jugé bon de le fourrer jusqu'à décision à intervenir.

Le régiment, au port d'armes, était aligné dans la cour de la caserne. On allait procéder à la présentation du drapeau. Le galonnard en pied se fout à gueuler : « Présentez vos armes!.. »

Les tambours et les clairons chantent l'ho-

sanna d'usage, pendant que les truffards présentent leur clarinette à l'idole.

Seul, un marsouin n'a pas bronché. Il serait certainement passé inaperçu et tout se serait borné là, si un jean le cul de gribier, se trouvant près de lui, n'avait éprouvé l'idiot besoin de lui poser la question suivante :

— Pourquoi ne présentes-tu pas les armes ?

— Je n'ai pas pour habitude de rendre des honneurs à un bout de chiffon, répond le gas, je laisse ce soin aux imbéciles.

L'autre couche, au lieu de ruminer cette vérité, colporta partout et les paroles et l'acte, considérés comme indisciplinés, du trouffion.

Ça eût un résultat : le pauvre gas fut bouclé en cellule.

Maintenant, que va-t-on en faire ? Sera-t-il traduit en conseil de guerre sous l'inculpation de « corruption dans le service » ?

Ce serait à souhaiter, car cette peine n'entraîne que la dégradation militaire, mais les juges des conseils de guerre ne l'appliquent jamais : c'est pas assez raffiné comme tortures.

Il est plus que probable que les galonnards l'expédieront à Biribi : là, du moins, on possède des moyens radicaux pour inculquer les bons sentiments de discipline et le respect du drapeau et des supérieurs.

Ça ne fera, en somme, qu'une victime du militarisme de plus.

Et le drapeau sera vengé !

#### Chouette réunion

Buri est un petit patelin de l'Oise où Chauvière et Andrieu sont allés faire une conférence dimanche dernier.

Les bougres ayant eu le bon esprit de ne pas faire de politcaillerie, la réunion a été comme sur des roulettes.

Chauvière a conclu en disant que les prolos ne doivent compter que sur eux-mêmes pour s'affranchir, que le populo est assez grand pour faire ses affaires lui-même et se passer de sénateurs et de députés.

Après lui, Andrieu a croisé l'alliance franco-russe et mis en lumière la crapulerie des gouvernants européens qui s'en vont en Orient pour faire des mistouffles aux Crétois.

Cré pétard, pourquoi donc ces sacrés socialistes ne sont-ils pas toujours francs comme ce soir-là ? Mais voilà, quand ils ont bien causé un jour, la fois d'après ils viennent servir leur ours au populo, et dam, ça change !

Enfin, à Buri ils ont eu le nez de n'en rien faire, et c'est tant mieux, nom de dieu !

Après eux, le copain Lejeune a pris la parole : il a raconté les atrocités de Montjuich et fait appel à tous les prolos pour endiguer d'abord — et envoyer paître ensuite — les sangsues ratichonnasques qui font cause commune avec les pieuvres bourgeoises.

Et les bons bougres présents d'applaudir ferme !

#### Le bague Belliard

Rouen. — C'est une fabrique de croquenots où les prolos sont menés comme des chiens. Le galeux, un gros parvenu, a, dit-on, gardé les vaches dans son jeune âge ; or, comme aujourd'hui il est bougrement au sac, ça prouve qu'il s'y entend à faire trimer les prolos et à les tondre ras.

Dans cette baraque y a une ribambelle de types, contre-coups et autres merles, dont le meilleur ne vaut pas tripette : c'est à qui cherchera à faire des mistouffles aux prolos.

Cette année, le singe a obtenu le diplôme d'honneur à l'Exposition du patelin, — ça prouve que ses ouvriers travaillent bien, — mais ça ne prouve que ça, nom de dieu !

En effet, les pauvres gas qui faisaient ce boulot pour l'Exposition, ne gagnaient pas épais — en moyenne quarante sous par jour. C'était à prendre ou à laisser ! Quelques-uns, trouvant avec raison que c'était trop maigre, allèrent s'en plaindre au contre-vache qui les envoya promener en leur expliquant qu'ils ne connaissaient pas leur bonheur, car un pareil turbin était honorifique.

Les pauvres fieux auraient bien bazaré ce bonheur pour quelques pièces de cent sous qui leur eussent permis de faire bouillir la marmite,

Et fichtre, y a pas que les bons bougres qui sont exploités là-dedans, les gosses n'y coupent pas non plus : comme la maison a une réputation de premier ordre, les parents y amènent leurs gosses au sortir de l'école. En entrant, ils commencent par gagner cinq ou dix sous pour onze heures de travail ; ensuite, avec de la patience, au bout de six ou sept ans, quand ils ont l'âge de partir soldats, ils peuvent gagner quarante ou cinquante sous par jour.

En outre, y a les amendes : s'ils arrivent cinq minutes en retard, c'est cinq sous d'amende, si on les paume à chanter, cinq sous encore.

Avec tous ces fourbis, — et quantité d'autres qu'il serait trop long de citer — y a pas à s'épater que le singe de ce bague soit archi-millionnaire.

#### Crapuleries de surveillant

Grand-Quevilly. — Un arsouillard qui surveille en ce moment les travaux d'un bateau en construction aux chantiers de Normandie, fait des pieds et des pattes pour se faire mal voir des prolos et gagner les bonnes grâces des grosses légumes.

La boîte qui fait construire ce bateau a colle ce flaire-fesse, un ouvrier mécanicien, afin de piger si l'on emploie de bons matériaux et si le boulot se fait convenablement. Mais le jean-foutre s'y entend à peu près comme un pour-ceau à ramer des choux. Par contre, il s'occupe à merveille de choses qui ne le regardent nullement ; il dégote un roussin en fait de meneteries, va moucharder au chef d'équipe des riveurs et à leur contre-coup que les riveurs n'en foutent pas une datte. Puis, pour qu'il soit complet comme dégueulasserie, il s'en va aussi lécher les doigts de pieds de monsieur Bidel, et déblatère tant et plus contre les prolos.

Et toutes ces crapuleries, c'est pour se bien faire venir de ses maîtres, dans l'espoir que ceux-ci lui colleront un emploi de chef d'atelier.

Il émet la prétention de remplacer celui qui y est actuellement, et qui, paraît-il, n'est pas un mauvais bougre.

Nom de dieu, quand un coco comme ça ne recule devant aucunes salauderies pour attraper un emploi de garde-chiourme, c'est qu'il a un goût fortement prononcé pour la rossardise, et quand on arrive à ce degré d'abjection, on n'est plus un homme, mais de la sous-merde.



Allemagne. — Dans la prison de Moabit est mort, ces derniers temps, l'anarchiste allemand Johann Nève. Il avait été condamné en 1887, par la Cour suprême de Leipsick, à quinze années de réclusion pour lèse-majesté, outrage au souverain, attentat et parjure.

Il paraît que Nève est mort fou. Ce que le malheureux a dû en endurer de cruelles !

États-Unis. — Dans son dernier numéro, la *Tribune Libre* raconte que dans l'Iowa, les fermiers brûlent du maïs, parce que le charbon est trop cher. Dans le même Etat, les mineurs sont dans la misère et ne peuvent pas manger de maïs, car ils ne travaillent qu'un ou deux jours par semaine.

Voilà les résultats de l'accaparement !

Si, fermiers et mineurs avaient les coudées franches, ils échangeraient leurs produits à la bonne franquette et tous s'en trouveraient bougrement bien.

Mais voilà, les capitalistes y trouveraient un cheveu, car ce serait la fin de leur puissance ; aussi ils prennent leurs précautions pour éviter que les diverses catégories de producteurs entrent en rapports et s'entendent entre eux.

Les salauds pratiquent richement la maxime : diviser pour régner !

Et les américains s'y connaissent à exploiter le populo. A eux le pompon ! Il est fini le temps où, en Amérique, on gagnait des fortes journées tout en travaillant en douce.

Aujourd'hui, grâce au développement des machines, les ouvriers travaillent de moins en moins, c'est à peine s'ils font deux ou trois jours par semaine.

Un copain m'écrit de Pittsburg, dans le Kansas, que dans les mines, les gueules noires ne travaillent plus que deux jours, et quelquefois deux et demi par semaine.

Et, non seulement ça, mais en outre ils sont volés comme dans une forêt de Bondy : ils doivent sortir trois voitures de charbon pour en avoir une ou deux de payées.

Y a plus mèche de vivre : c'est la déche noire !

Les Etats-Unis vont-ils en venir à cette saison que prévoyait Chaumette, un riche gas de 1793, — époque où, disait-il, le peuple n'ayant plus rien à manger, il dévorera les riches !

## LA CLAMEUR

Il y a plus de six mois, nous avons pris l'initiative de fonder un quotidien libertaire. Tous les camarades sentent assez la nécessité d'un tel organe pour qu'il n'y ait pas à insister à nouveau ; on est tous d'accord là-dessus.

Nous aurions voulu faire paraître *La Clameur* à l'entrée de l'hiver, mais notre désir ne peut encore se réaliser : il nous faut patienter !

Des camarades ont déployé force activité pour aider à la rapide éclosion de *La Clameur*. Si leur exemple avait été suivi par d'autres, le quotidien serait sorti de sa coquille.

Et « les autres » dont nous parlons existent ! Seulement, pris par les mille difficultés de la vie et de la lutte, tout en désirant voir naître *La Clameur*, ils ne se sont pas empressés d'aider à sa naissance.

De là un regrettable retard ! Le temps écoulé ne se rattrape plus.

Il faut donc que toutes les initiatives s'éveillent, que tous ceux qui tiennent à voir paraître — et cela le plus rapidement possible — un quotidien libertaire, donnent un coup de collier.

La combinaison que nous avons choisie pour recueillir les fonds nécessaires à la publication de *La Clameur* est double.

Primo, nous avons mis en vente, au prix de cent francs, des « Parts d'Intérêt » de la Société en commandite simple des *Journaux et publications populaires*.

Quoique cent francs soit une forte somme, il y a moyen de les recueillir, soit en se solidarissant à plusieurs et en effectuant des versements hebdomadaires, soit en souscrivant individuellement et en échelonnant ses versements.

Secundo, nous avons mis en circulation des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque *bon* donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le *bon d'abonnement* est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le *bon* complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les *bons d'abonnement* sont réunis en carnets de quatre ou cinq *bons* que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le *bon* entier ; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occupent de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des *bons* : ils nous font parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueillent les souscriptions.

— 0 —

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite reconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant joyeusement le succès, qu'ils patientent, en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. POUGET.

F. PELLOUTIER.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 5, rue de l'Entrepôt, Paris.

E. Pouget, 15, rue Lavieville (Montmartre), Paris.

**RICHES INITIATIVES**

Le camarade Condom, photographe, 3, avenue Thiers, à Lyon, vient d'avoir une chouette idée pour aider à la prochaine éclosion de *La Clameur*.

Voici la combinaison dont bénéficieront tous ceux qui se présenteront chez lui avec le bon ci-dessous :

Sur le prix total de leurs commandes, 40 pour cent seront versés à la caisse de *La Clameur* et donneront droit à un abonnement pour la somme de ces quarante pour cent.

Par exemple, supposons un camarade qui s'offre une douzaine de photographies à 5 fr. Sur cette pièce de cent sous, il y aura 2 francs pour *La Clameur* et, en outre, le camarade aura droit à 2 francs d'abonnement à *La Clameur*, soit à recevoir le journal pendant 40 jours.

S'il commande pour 10 francs de photographies, 4 francs seront pour *La Clameur* et il aura droit à 80 jours d'abonnement.

**Bon-Prime de LA CLAMEUR**

Versement à effectuer au journal

Abonnement à servir à

pour \_\_\_\_\_ mois.

Un camarade d'Angers, Burgevin, cordonnier, quai Gambetta, emboîte le pas à Condom.

Seulement, comme dans la grêle les bénéfices ne sont pas aussi considérables que dans la photographie, c'est dix pour cent sur les commandes ou achats qui lui seront faits avec le bon de *La Clameur* que le camarade versera pour le journal.

Ces dix pour cent donneront droit au bénéficiaire à un abonnement à *La Clameur*.

Un autre gniaff : Le camarade Lafond, 264, av. Daumesnil, Paris, fait lui aussi une remise de 10/00 sur toute commande accompagnée du bon de *La Clameur*.

—0—

Inutile de revenir sur la combinaison de Mercier, cordonnier à Trélazé, qui aux camarades lui versant, en bloc ou par fractions, les 2. 50 d'un petit coupon de *La Clameur*, offre la chance de se faire confectionner à l'œil une paire de croquenots.

—0—

Le camarade Béala, fabricant de bicyclettes, 33, boulevard Jules-Janin, à Saint-Etienne (Loire) fera, sur toute bécane qui lui sera achetée avec le bon-prime de *LA CLAMEUR* une remise de 15 p. 100 qu'il versera à la caisse du journal et qui sera remboursée à l'acheteur en abonnements.

Béala construit des machines modèle 97, gros tubes, cadre horizontal, pédalier étroit et à billes de 8 millim., chaîne genre Humber, roues de 70, pneus Stella, Titan, Michelin, Galus ou Thival; selle forte, frein démontable et rayons tangents (clés, sacoche et burette.) Poids total : 12 à 13 kilos. — Prix, 265 francs.

**Communications**

Paris. — Bibliothèque sociale du XVIII<sup>e</sup> arrondissement, samedi 6 courant, à 8 h. 1/2 du soir, au café des Artistes, 11, rue Lepic, au premier, réunion des camarades. Urgence.

— Les Libertaires des Epinettes, samedi 6 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salle Guiraudon, 42, rue Balagny.

Ordre du jour : La propagande anti-cléricale.

— Jeunesse libertaire du XIII<sup>e</sup>, dimanche 7 courant, à 8 h. 1/2 du soir, salle Juillet, 17, rue Damesme, causerie par Tristan sur les erreurs du Collectivisme et sur le Communisme par Armand.

— Groupe d'études sociologiques et littéraires des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> arrondissements, 11, rue Mabillon, lundi 8 mars, à 9 heures du soir, réunion du groupe, causerie par Parsons. Sujet traité : Le mouvement Crétois.

— Les Naturiens. Samedi 6 courant, à 9 heures du soir, grande réunion publique et con-

tradictoire, salle Maurice, 183, rue Saint-Antoine, par les camarades : Gravelle, Bigot, Spirus Gay, Marné, Zisly, Beaulieu, etc.

Ordre du jour : La Question d'Orient, les massacres et la théorie Naturienne.

Les Libertaires sont invités. — Entrée libre.

— La *Vraie Justice*, groupe d'études, réunion le mardi soir, au café de la Renaissance, 69, rue Blanche.

Aubervilliers. — Les copains qui veulent passer un moment, peuvent aller tous les soirs chez Langlois, 24, rue des Ecoles.

Saint-Denis. — L'*Idee Ouvrière*, groupe d'études sociales, se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, chez Alexis, route d'Aubervilliers. Tous les copains de la banlieue sont invités.

Lyon. — Les Libertaires tonkinois lyonnais invitent les lecteurs du *Père Peinard*, des *Temps Nouveaux* et du *Libertaire* à une soirée de famille, qui aura lieu le dimanche 7 mars, au bénéfice du journal quotidien *La Clameur*. Deux camarades se tiendront en permanence de 7 heures à 8 heures du soir, angle du cours Lafayette et de la rue Garibaldi pour indiquer la salle aux copains.

Reims. — Samedi soir, à 8 h. 1/2, salle d'Arsonval, rue des Romains, conférence contradictoire.

— Le vendeur du *Père Peinard* prie les camarades en retard du paiement, de se mettre à jour le plus tôt possible.

Marseille. — Les libertaires se réunissent au bar du Coq-d'Or, rue des Récollets, angle de la rue Poids de la Farine.

Marseille. — L'*Agitateur* vient d'éditer un recueil de chansons comportant :

*Heureux Temps, Les Antipatriotes, Les Enfants de la Nature, Les Iconoclastes, Dieu n'est pas, Les Abeilles.*

Les camarades qui en désirent pourront en demander au bureau du journal, 22, quai du Port, Marseille.

Prix du recueil : 0,10; cinquante, 4 francs; le cent, 7 francs.

L'*Agitateur* cesse momentanément sa publication pour « cause matérielle » et reparaitra d'ici une quinzaine environ; il prie les dépositaires de bien vouloir lui solder son bordereau mensuel.

Chalon-sur-Saône. — Samedi 20 mars, à 8 h. 1/2 du soir, salon du Colisée, anniversaire du 18 mars 1871.

Soirée familiale organisée par des libertaires.

Première partie : A 8 h. 1/2, Conférence sur la Commune de Paris, par H. Dhorr.

Deuxième partie : A 9 h. 1/2, Concert vocal et instrumental, monologues, poésies, tombola gratuite.

Troisième partie : A 11 heures, Bal de nuit, fleurs, confetti et serpentins.

Cotisation : 50 centimes.

Pour les cartes d'invitation personnelles, exigibles à l'entrée, s'adresser au camarade Guillon.

Limoges. — Groupe de la jeunesse libertaire.

Par suite du refus de la salle par la propriétaire de l'établissement où le groupe se réunissait habituellement (refus motivé par la pression policière), les réunions auront lieu tous les samedis soir, à 8 heures, 131, faubourg de Paris; causerie, lectures, chants.

— Les journaux et publications libertaires sont vente chez Moreau, kiosque de la place Denis-Dussoubs.

Dijon. — Dimanche 21 mars, brasserie de l'Est, anniversaire du 18 mars 1871, soirée familiale privée.

Première partie : A 8 h. 1/2, Conférence sur la Commune de Paris, par Henri Dhorr.

Deuxième partie : A 9 h. 1/2, Concert vocal et instrumental, monologues, poésies, tombola gratuite.

Troisième partie : A 11 heures, Bal de nuit, fleurs, confetti et serpentins.

Cotisation : 50 centimes.

Amiens. — Les lecteurs des *Temps Nouveaux*, du *Père Peinard* et du *Libertaire* sont priés d'assister à la réunion des Libertaires d'Amiens le dimanche 7 mars à 6 heures du soir au Cent de Piquet, faubourg du Cours, pour l'organisation du Punch-Causerie-Bal qui aura lieu le samedi 13 mars 1897, en commémoration du 18 mars 1871.

Pour avoir des lettres d'invitation, s'adresser chez Dumont, 15, rue Saint-Roch.

Bordeaux. — Samedi 6 mars, à 8 h. 1/2 du soir, 65, rue Leytère, au débit de la Fraternité, réunion générale de tous les copains pour l'organisation des prochaines réunions de quartier sur les sujets d'actualité et sur l'anarchie communisme.

— Dimanche 14 mars, à 3 heures de l'après-midi, sur le communisme-anarchiste, causerie par le camarade Antarès.

Les compagnons H. Dutou, E. Benoit et Antoine Antignac développeront les idées communistes-anarchistes.

Lyon. — Aux Camarades : Des raisons majeures nous obligent à suspendre momentanément la publication de notre revue.

A tous ceux à qui la tentative a plu et qui l'ont prouvé en nous aidant et en nous encourageant nous disons merci et à bientôt!

Les camarades de la *Jeunesse Nouvelle*.

Jonzac. — Dans le but de s'entendre, au sujet des affiches du *Père Peinard au Populo*, les bons bougres de Jonzac et de la campluche environnante sont invités à se réunir le dimanche 7 mars à l'heure ct au local habituel.

**Petite Poste**

P. Bédarieux. — B. Liancourt. — C. Havre. — B. Le Mans. — G. Charleroi. — V. Nîmes. — M. Bruxelles. — T. Villers-Semeuse. — C. Spring Valley. — P. Londres. — P. Saint-Chamond. — G. Vienne. — B. Angers. — L. Le Mans. — M. Bourges. — L. Beauvais. — V. Reims. — G. Millau. — T. Mézières. — O. Cadenet. — G. Carmaux. — S. Cette. — B. Rouen. — P. Bordeaux. — F. Amiens. — R. Puget-Ville. — P. Bondeville. — Reçu règlements, merci.

Une musicienne expérimentée cherche des leçons. S'adresser E. M., 47, faubourg Saint-Martin.

Les copains qui, pour décorer les murs de leur tuerie aiment les affiches, peuvent s'en offrir une grand colombier de Max-Luce, Biribi, en quatre couleurs. L'affiche prise aux bureaux du Père Peinard, 1 fr. 25; franco, 2 fr. — Il n'y a qu'un très petit nombre d'exemplaires.

**EN VENTE AUX BUREAUX DU "PÈRE PEINARD"**

	Aux bureaux	Francs
Variations Guesdistes, Opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillis et annotés, par Amile Pouget (broché)	0.10	0.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896....	0.25	0.35
L'Art et la Révolte, broch. par F. Pelloutier.	0.10	0.15
Gueules Noires, album de 10 croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert.....	1.00	1.30
Endehors, par Zo d'Axa, le volume.....	1.00	1.30
La Grande Famille, par J. Grave, le volume.	2.50	2.80
La Société Future, le volume.....	2.50	2.80
La Conquête du Pain, par Kropotkine, le v.	2.50	2.80
Les Joyeusettes de l'Exil, par C. Malato, le volume.....	2.50	2.80
Le Socialisme et le Congrès de Londres, par Hamon, le volume.....	2.50	2.80
La collection de La Sociale, 1895 et 1896, 76 numéros.....	7.50	8 »
Le Père Peinard, années 1891, 1892, 1893, l'année.....	8 »	8.60

**RÉCLAMEZ ET ACHETEZ**

**L'ALMANACH**

DU

**PÈRE PEINARD**

POUR 1897 (AN 105)

Il est farci de chouettes histoires, de galbeuses illustrations et est indispensable pour se tenir la rate en bonne humeur et se décrocher les boyaux de la tête.

**Prix de l'Almanach : 25 cent.**

Pour le recevoir, franco, par la poste, envoyer 35 centimes aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieuville (Montmartre, Paris).

**LE PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.**

Le gérant : C. FAVIER.  
Imprimerie C. FAVIER, 120, r. Lafayette, Paris



— Ah! pourriture, catin, poufiasse opportunarde, toi aussi t'es contre les Crétois!